

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XIV

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XIV.

Les vignes du Rhin. — Qualité des vins. — Bingerloch. — Le Rheinstein. — Le Falkenstein. — La calvacade nuptiale. — Asmannshausen. — Le Falkenburg. — Trechlingshausen. — Sooneck.

En quittant Bingen le bateau à vapeur passe devant cette Tour des Rats et ce château d'Ehrenfels dont je viens de parler. C'est à la base d'Ehrenfels que croît le fameux vin de Rudesheim. « La roideur des pentes, dit Victor Hugo, fait que la vigne est cultivée sur le Rhin de la même manière que l'olivier sur les côtes de la Provence. Partout où tombe le rayon du midi, si le rocher fait une petite saillie, le paysan y porte à bras des sacs et des paniers de terre, et, dans cette terre en Provence, il plante un olivier, et sur le Rhin, il plante un cep. Puis, il contre-butte son terrassement avec un mur de pierres sèches qui retient la terre et laisse fuir les eaux; ici, par surcroît de précaution, pour que les pluies n'entraînent pas la terre, le vigneron la couvre comme un toit avec les instruments brisés de la montagne. De cette façon, aux flancs des rochers les plus abrupts, la vigne du Rhin, comme l'olivier de la Méditerranée, croît sur des espèces de consoles posées au-dessus de la tête du passant, comme le pot de fleurs d'une mansarde... D'en bas, tous ces épaulements en pierres sèches, surmontés de la frange verte des vignes, rattachés et comme accrochés aux saillies de la montagne par leurs deux bouts, qui vont s'amincissant, figurent d'innombrables guirlandes suspendues à la muraille austère du Rhin. »

Voici, d'après leurs qualités, comment on peut classer les vins

blancs du Rhin : 1° Johannisberg et Steinberg ; 2° Rüdesheim, Markobrunen et Rolherberg ; 3° Hochkeim (sur les bords du Mein) ; 4° Erbach, Hattenheim, Laubenheim, Nierstein. Le meilleur vin rouge du Rhin est celui d'Asmannhausen. Les plants en ont été rapportés de la Bourgogne. En général, les plants cultivés sur les bords du Rhin sont connus sous le nom de *Riessling*. L'Orléans et le Bourgogne y donnent des vins qui ont plus de force mais moins de fumet. La vendange a lieu généralement vers le milieu d'octobre. Dans les vignobles les plus estimés, on la retarde souvent jusqu'au mois de novembre, c'est-à-dire jusqu'au moment où les grains presque pourris sont prêts à tomber des grappes.

Un peu au delà de la Tour aux Souris est le Bingerloch (Trou de Bingen). C'est le nom qu'on donne à un canal artificiel creusé en cet endroit dans le lit du Rhin. Un peu plus loin apparaît un des plus beaux châteaux des bords du fleuve, le Rhienstein, qui appartient au prince royal de Prusse. Ce château a trois étages. Le rez-de-chaussée comprend la salle des Chevaliers, où l'on remarque une superbe collection d'anciennes armures, de hanaps et de peintures sur verre. Au premier, les appartements de la princesse ; et au second, ceux du prince, décorés de quelques beaux tableaux de l'ancienne école allemande. Quand le prince n'habite pas le Rhienstein, on peut visiter ce château moyennant un pourboire au concierge. Au-dessous du Rhienstein, s'élève isolée l'ancienne église de Saint-Clément ; et au-dessus, sur deux montagnes escarpées, se dressent les ruines du Falkenstein et du vieux Rhienstein, qui furent détruits au seizième siècle comme des repaires de brigands.

La tradition raconte que, dans les premières années du quatorzième siècle, vivait en ce château certain chevalier Sifrid de Rhienstein. Ayant dans sa jeunesse mené une vie déréglée et vagabonde, il lui était arrivé, lors d'une de ses fréquentes excursions, d'enlever à ses parents une jeune fille du pays des Francs, d'une admirable beauté ; il l'avait transportée, avec un riche butin, dans son castel, bien fortifié, et pourvu d'une garnison nombreuse. A dater de cette époque,



Bourgeois dessin del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

RHEINSTEIN.

...m. Me-
Mein);
...ur vi
...nt de
...ur les
...e et le
...ns de
...obre.
...u au
...yue

le
...s
...-
...e-
...one
...res
...an
...de
...os-
...on-
...e de
...dres-
...urent

...ator-
...hiens-
...nde, il
...r à ses
...cauté;
...n for-
...oque,



deux du Rhin : 1^o Johannisberg et Steinberg ; 2^o Radesheim, Marsberg et Rolherberg ; 3^o Bachems (sur les bords du Mein) ; 4^o Elbach, Hattenlocher, Langenbeim, Neresheim. Le meilleur vin rouge du Rhin est celui d'Assmannshausen. Les plants en ont été rapportés de la Bourgogne. En général, les plants cultivés sur les bords du Rhin sont excellents, le long de Giesing. L'Orléans et le Bourgoing y réussissent mieux que sur plus de Rhin, sans espoir de futur. La vigne y est généralement avec le milieu d'automne. Dans les vignes, on voit souvent, en la récolte, souvent par-ci par-là, un petit oiseau qui se tient sur les branches et se fait entendre par ses cris.

Le Rhin est un fleuve qui se jette dans le Rhodanus. C'est de là qu'il tire son nom. C'est le plus grand fleuve de l'Europe, et c'est celui dans lequel on trouve le plus de poissons. On peut plus loin, en descendant des plus beaux châteaux des bords du fleuve, le Rheinstein, qui appartient au prince royal de Prusse. Ce château a trois étages. Le premier est une superbe collection de tableaux anciens, de tapisseries et de statues sur verre. Au premier, on voit plusieurs de ces statues, et au second, dans un grand jardin de verdure, deux statues de l'antiquité. Le troisième est un grand jardin, avec le Rheinstein, on peut visiter et visiter, moyennant un peu de argent. Au-dessous de Rheinstein, s'élève isolée l'église de saint Étienne, et au-dessous, sur deux montagnes élevées, se dressent les ruines de l'abbaye et du vieux Rheinstein, qui furent détruits au treizième siècle pour des repaires de brigands.

La tradition raconte que, dans les premiers années du quatorzième siècle, vivait au château certain chevalier Sifrid de Rheinstein. Ayant mené sa jeunesse une vie déréglée et vagabonde, il lui était arrivé, lors d'une de ses fréquentes excursions, d'enlever à ses parents une jeune fille du pays des Français, d'une admirable beauté. Il l'avait transportée, avec un riche butin, dans son castel, bien fortifié, et pourvu d'une garnison nombreuse. A dater de cette époque,



le bruit des armes, qui retentissait toujours dans le château, avait soudain cessé de se faire entendre ; un grand nombre de vassaux avaient abandonné le service du chevalier ; car celui-ci, renonçant à son métier de brigandages, avait résolu de passer désormais le reste de ses jours dans le repos et la paix. Et cette étrange métamorphose, c'était l'amour qui l'avait opérée chez Sifrid ; puis il épousa bientôt la jeune fille, et ils menèrent une vie heureuse et douce.

Mais ce bonheur fut de courte durée ; à l'allégresse qui éclata dans ce château succédèrent bientôt la désolation et le deuil, car la belle Sutta, expira peu d'heures après avoir donné le jour à une fille. Alors le chevalier, en proie à la plus cruelle des afflictions, à la plus poignante des douleurs, devint si sombre et si misanthrope, que ses amis l'évitèrent, et le cor ne résonna plus du haut de l'échauguette pour annoncer l'étranger demandant l'hospitalité. Sifrid ne cessait d'avoir présent à l'esprit le souvenir de son épouse bien-aimée et de s'occuper de l'éducation de sa fille unique, qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux, et à laquelle il inspira des sentiments de piété, lui faisant apprendre en même temps les ouvrages à l'aiguille et les arts d'agrément.

Plusieurs années s'étaient écoulées ainsi, et Gerda, devenue grande, était la joie de son père, qui se faisait déjà vieux. Et les pèlerins, qui dans leurs voyages obtenaient par une nuit froide et orageuse un gîte au château, célébraient, dans toute la contrée et au loin, les grâces et les vertus de la noble et jeune fille du châtelain de Rhienstein, proclamant qu'il n'en existait pas de plus belle dans tout le Rheingau. Une telle renommée excita naturellement chez une foule de jeunes chevaliers le désir de faire leur cour à la gracieuse châtelaine ; de brillantes cavalcades affluèrent à Rhienstein ; on eût dit une guerre, un état de siège déclarés au vieux Sifrid, tant étaient pressées les bandes des paladins qui accouraient à Rhienstein, revêtus d'armures éclatantes. Mais Sifrid, fort tourmenté de cette nuée de prétendants, fit dire à tous ces magnifiques seigneurs qu'ils eussent à s'en retourner tous tant qu'ils étaient et à se présenter au

grand tournoi que l'évêque de Mayence avait fait annoncer ; qu'il s'y rendrait de son côté avec sa fille, et qu'alors elle choisirait celui d'entre eux qui aurait donné là les preuves les plus éclatantes de vaillance et d'intrépidité. Peu de temps après, ce tournoi eut effectivement lieu ; un grand nombre de chevaliers et de belles dames des contrées voisines et lointaines vinrent à Mayence pour y assister. Sifrid aussi, fidèle à sa promesse, y parut avec sa fille Gerda. Et alors se confirma ce dire des pèlerins, « qu'elle surpassait en beauté toutes les dames et demoiselles ; » aussi tous les yeux contemplèrent son visage, toutes les bouches exaltèrent sa grâce.

Mais il y eut surtout deux chevaliers tellement épris des charmes de la châtelaine, qu'ils jurèrent sur tout ce qu'ils avaient de plus sacré qu'ils combattraient à outrance pour l'obtenir, et sacrifieraient pour cela, leur fortune et leur vie. L'un était le jeune Kuno de Reichenstein, fort considéré des princes à cause de sa bravoure et ses mœurs chevaleresques ; l'autre Kurt d'Ehrenfels, plus âgé que son rival, non moins brave, mais plus craint qu'aimé à cause de son caractère brutal et sombre, qui lui avait valu le surnom de Méchant. Tous deux, se trouvant parents du chevalier de Rhienstein, avaient salué leur belle cousine sitôt après leur arrivée à Mayence, et s'étaient efforcés à l'envi de gagner ses bonnes grâces. Toutefois le regard de Gerda s'attachait plus volontiers sur la physionomie douce, ouverte de Kuno que sur le visage dur et basané de son rival. Il se pouvait aussi que son père eût deviné ses véritables sentiments, car il lui disait d'un ton affable que c'était au plus loyal des deux prétendants qu'il permettrait de lui faire la cour.

Mais, hélas ! une grande infortune était réservée à la pauvre Gerda ; elle fit de ferventes prières pour que Kuno sortît vainqueur de la lutte, mais elles ne furent pas exaucées. Ce chevalier, après avoir fait des prodiges de valeur, s'être couvert de gloire, avoir renversé sur le sable plusieurs de ses adversaires, succomba à son tour sous la force athlétique de Kurt le Méchant ; alors ce dernier, sans perdre de temps, vint faire sa demande au chevalier Sifrid, qui le

présenta sur-le-champ à sa fille, déclarant qu'il l'agréait pour gendre. Mais elle fut loin d'approuver cette décision, et, n'osant résister à la volonté de son père, retirée dans son appartement, elle se mit à implorer à chaudes larmes l'intercession de sa patronne, pour être délivrée de l'odieux époux qu'on lui destinait ; en même temps elle demandait au ciel la grâce que son cher Kuno pût prendre la place de son rival.

Cette fois, la prière de la pieuse bachelette fut écoutée plus favorablement, ainsi que nous l'apprendra l'histoire merveilleuse qu'on va lire.

Après que le chevalier Kurt d'Ehrenfels eut fait sa demande en mariage, qu'il eut obtenu le « oui » volontaire de Sifrid, le « oui » forcé de Gerda, le pauvre Kuno, désespérant de sa fortune, ne crut pouvoir trouver de remède à ses maux et chasser le souvenir cruel de la perte de sa bien-aimée cousine qu'en prenant part à une expédition en Terre-Sainte, expédition qui se préparait alors.

Vint enfin le jour fixé pour la célébration des noces de Gerda et de Kurt d'Ehrenfels. Déjà la belle châtelaine, parée de ses atours d'épousée, mais le visage empreint de tristesse, s'était rendue dans la salle des Chevaliers de Rhienstein ; ses joues pâles, ses yeux mouillés de pleurs étaient baissés vers la terre ; la couronne de myrte enlacée dans les boucles de ses cheveux semblait insulter à son affliction, et sa somptueuse robe de brocard, et les pierreries étincelantes qui ornaient son cou et ses bras, semblaient la parure de l'agneau offert en sacrifice et que l'on va conduire à l'autel.

Déjà le bruyant cortège du marié, composé d'un grand nombre de chevaliers et d'écuyers, était parvenu au pied du rocher ; Gerda, cédant alors à la violence de sa douleur, se réfugia, par un instinct involontaire, au milieu de ses caméristes et de ses compagnes, puis tout à coup monta rapidement sur la plate-forme d'où elle avait tant de fois jeté de doux regards vers Reichenstein. Et là, éperdue, elle tomba presque évanouie ; des larmes brûlantes inondèrent ses yeux et son sein ; ses mains suppliantes se levèrent tantôt vers le ciel,

sourd à sa prière, tantôt vers Reichenstein, où se trouvait sur le donjon l'infortuné Kuno, ne sachant que résoudre en ce commun péril.

Soudain la porte de la plate-forme s'ouvre, un homme s'avance, c'est le farouche Kurt : son sombre visage se rembrunit encore à l'aspect de sa fiancée, dont les regards sont tournés vers la tour du castel de son odieux rival ; il montre un poing menaçant au châtelain de Reichenstein ; puis aussitôt d'un bras vigoureux saisissant la jeune fille, il l'enlève et l'entraîne précipitamment en proférant d'horribles imprécations.

Quelques instants après, Kuno dut encore, pour surcroît de douleur, voir la pauvre Gerda placée sur un coursier, accompagnée de son père et de son fiancé, escortée par une troupe de cavaliers, se diriger vers la chapelle de Saint-Clément, située sur la rive, entre les deux châteaux. C'est là qu'un prêtre attendait les fiancés pour leur donner la bénédiction et les unir pour l'éternité. Le désespoir de Kuno est à son comble. Hors de lui, il descend précipitamment, sort de son château, l'épée à la main, il veut enlever son amante, ou mourir. Les yeux tournés vers Gerda, il est prêt à s'élancer sur son cheval, quand, à la vue du spectacle le plus étrange, il s'arrête frappé de stupeur ; ô prodige ! le coursier qui portait la fiancée, se cabre tout à coup, vomit du feu par les narines, lance des ruades à droite, à gauche, culbute écuyers et chevaliers, vole et passe avec la rapidité de la foudre devant la chapelle laissant loin derrière lui, les cavaliers qui l'accompagnaient, et il amène enfin au-devant de Kuno Gerda, saisie de frayeur, qui tenait fortement embrassé le cou du destrier, son libérateur. Kuno vole à elle avec un transport inexprimable, l'enlève de dessus son coursier couvert d'écume, et la porte en triomphe dans son château.

Pétrifié de cette aventure extraordinaire, Sifrid se releva, bien qu'avec beaucoup de peine ; car il avait été jeté fort rudement à terre. Quant au chevalier d'Erenfels, grièvement blessé par la violence de sa propre chute, ses écuyers, tout en pleurs, le transpor-

tèrent chez lui, et, quelques jours après, on vit sur le Rhin une nacelle qui portait un mourant. Le vieux Sifrid, ne pouvant plus reconnaître la volonté du ciel dans cet événement merveilleux, dépêcha à Reichenstein un envoyé pour faire savoir à Kuno qu'il pouvait se présenter chez lui avec sa fille, et qu'il consentait à l'agrèer pour gendre, puisque le ciel le voulait ainsi.

Quelques jours après cet événement, on vit de nouveau deux cortèges se rendre en grande pompe à la chapelle de Saint-Clément; mais le même coursier, qui naguère si terrible y conduisait une fiancée inconsolable, marchant cette fois d'un pas tranquille et grave, portait une jeune fille rayonnante de félicité, et l'heureux Kuno de Reichenstein, plein d'amour, ivre de joie, introduisit bientôt sa jeune épouse dans le château de ses ancêtres.

En face de Rhienstein est le vieux bourg d'Asmannshausen, dont les vins rouges ont une grande réputation. Asmannshausen a aussi une source d'eau minérale chaude, qui convient aux rhumatismes, aux maladies chroniques de poitrine, et qui attire dans ce petit endroit un grand nombre de familles pendant la belle saison. Le grand malheur est qu'on n'ait pas encore songé à y établir une maison de bains convenable. Une des curiosités d'Asmannshausen est un rocher qui représente le profil d'un vieillard de l'ancien temps, avec une perruque à trois marteaux. Les gens de l'endroit appellent ce rocher : le profil de l'électeur.

D'Asmannshausen, un chemin conduit au sommet de la montagne Aulhausen, d'où l'on va visiter la ruine artificielle de Bossel. Il y a tout à côté un écho qui répète dix fois les mots qu'on lui jette. On arrive à Bossel en passant par la Caverne enchantée, espèce de corridor tortueux composé de pierres placées irrégulièrement, et qui aboutit à une chambre ronde voûtée dont la fenêtre s'ouvre sur les avenues de la forêt. De ce point, la vue est admirable, les flots du Rhin se brisent contre les masses de rocher saillantes; à gauche, les ruines d'Ehrenfels avec ses deux tours; et en deçà du fleuve, les rives de Prusse et de Darmstadt, séparées par la Nahe, qui se jette

dans le Rhin ; puis Bingen, le Klopp, le Scharlach, l'Elisenhohe, le Weilerkopfe ; dans le fond, la vue s'étend sur le palatinat jusqu'au Dannersberg.

A un quart de lieue plus loin, vers l'extrémité de la forêt, on découvre dans toute son étendue le Rheingau, semblable à un immense tapis qui déroule ses villes, ses villages, ses rivières et ses collines. Le Rhin coule majestueusement dans un lit parsemé d'îles qui s'étendent jusqu'à Bingen et se perdent derrière la forêt. De ces hauteurs on voit descendre de grands radeaux qui viennent de la forêt Noire, et qui vont en Hollande transportant toute une population de pauvres gens ; et la vue de ces radeaux n'est pas un des spectacles les moins intéressants de ce grand fleuve. « A chaque instant, dit Victor Hugo, on rencontre une chose qui passe : tantôt un étroit bateau-flèche, effrayant à voir cheminer, tant il est chargé de paysans, surtout si c'est le dimanche, jour où ces braves gens, riverains catholiques possédés par des huguenots, vont quelquefois chercher leur messe bien loin ; tantôt un bateau à vapeur pavoisé, tantôt une longue embarcation à deux voiles latines descendant du Rhin avec sa cargaison qui fait bosse sous le grand mât, son pilote attentif et sérieux, ses matelots affairés, quelques femmes assises sur la porte de cabine, et au milieu des ballots, le coffre des marins, colorié en rosaces rouges, vertes et bleues. Ou bien ce sont de longs attelages attachés à de lourds navires qui remontent lentement ; ou un petit cheval courageux remorquant à lui seul une grosse barque pontée, comme une fourmi qui traîne un scarabée mort. Tout à coup le fleuve se replie, et au tournant qui se présente, un grand radeau de Narny débouche majestueusement. Trois cents matelots manœuvrent la monstrueuse machine, les immenses avirons battent l'eau en cadence à l'arrière et à l'avant ; un bœuf tout entier, ouvert et saignant, pend accroché aux bigues, un autre bœuf vivant tourne autour du poteau où il est lié, et mugit en voyant les génisses paître sur la rive ; le patron monte et descend l'escalier double de son estrade, le drapeau horizontal flotte déployé au vent, le coq attise le

feu sous la grande chaudière, la fumée sort de trois ou quatre cabanes où vont et viennent les matelots, tout un village vit et flotte sur ce prodigieux plancher de sapin.

« Eh bien ! ces gigantesques radeaux sont aux anciennes grandes flottaisons du Rhin ce qu'une chaloupe est à un vaisseau à trois ponts. Le train d'autrefois, composé comme aujourd'hui de sapins destinés à la mâture, de chênes, de madriers et de menu bois, assemblé à ses extrémités par des chevrons nommés *bundsparren*, renoué à ses jointures avec des harts d'osier et des crampons de fer, portait quinze ou dix-huit maisons, dix ou douze nacelles chargées d'aneres, de sondes et de cordages, mille rameurs, avait huit pieds de profondeur dans l'eau, soixante et dix pieds de large et environ neuf cents pieds de long, c'est-à-dire la longueur de dix maîtres-sapins de la Murg attachés bout à bout. Autour du train central et amarrés à son bord au moyen d'un tronc d'arbre qui servait à la fois de pont et de câble, flottaient, soit pour lui donner la direction, soit pour amoindrir les périls de l'échouement, dix ou douze petits trains d'environ quatre-vingts pieds de large, nommés les uns *knice*, les autres *anhenge*. Il y avait dans le grand radeau une rue qui aboutissait d'un côté à une vaste tente, de l'autre à la maison du patron, espèce de palais de bois. La cuisine fumait sans cesse. Une grosse chaudière de cuisine y brillait jour et nuit. Soir et matin, le matelot criait le mot d'ordre et élevait au-dessus du train un panier suspendu à une perche ; c'était le signal du repas, et les mille travailleurs accouraient avec leurs écuelles de bois. Ces trains consommaient en un voyage huit foudres de vin, six cents muids de bière, quarante sacs de légumes secs, douze mille livres de fromage, quinze mille livres de viande fumée, quinze cents livres de beurre, vingt mille livres de viande fraîche et cinquante mille livres de pain. Ils emmenaient un troupeau et des bouchers. Chacun de ces trains représentait sept ou huit cent mille florins, c'est-à-dire environ douze millions de francs. On se figure difficilement cette grande île de bois cheminant de Namedy à Dordrecht et traînant tortueusement son

archipel d'îlots à travers les coudes, les entonnoirs, les chutes, les tourbillons et les serpentines du Rhin. Les naufrages étaient fréquents; aussi disait-on proverbialement qu'un entrepreneur de trains doit avoir trois capitaux: le premier sur le Rhin, le deuxième à terre, et le troisième en poche. L'art de conduire parmi tant d'écueils ces effrayants assemblages n'appartenait d'ordinaire qu'à un seul homme par génération. A la fin du siècle dernier, c'était le secret d'un maître floteur de Rudesheim appelé le vieux Jung. Jung mort, les grandes flottaisons ont disparu.

« A l'instant où nous sommes, vingt-cinq bateaux à vapeur montent et descendent le Rhin chaque jour. Les dix-neuf bateaux de la compagnie de Cologne, reconnaissables à leur cheminée blanche et noire, vont de Strasbourg à Dusseldorf; les six bateaux de la compagnie de Dusseldorf, qui ont la cheminée tricolore, vont de Mayence à Rotterdam. Cette immense navigation se rattache à la Suisse par le dampfschiff de Strasbourg à Bâle, et à l'Angleterre par les steamboats de Rotterdam à Londres.

« L'ancienne navigation rhénane, que perpétuent les bateaux à voiles, contraste avec la navigation nouvelle, que représentent les bateaux à vapeur. Les bateaux à vapeur, rians, coquets, élégants, confortables, rapides, enrubanés et harnachés des couleurs de dix nations, Angleterre, Prusse, Nassau, Hesse, Bade, tricolore brillant hollandais, ont pour invocation des noms de princes et de villes: Ludwig II, Gross Herzog, von Hessen; Konigin Victoria, Herzog von Nassau, Prinzessinn Mariann, Gross Herzog von Baden, Stadt Mannheim, Stadt Coblenz. Les bateaux à voiles passent lentement, portant à leur proue des noms graves et doux: Pius, Columbus, Amor, Sancta Maria, Gratia Dei. Les bateaux à vapeur sont vernis et dorés; les bateaux à voiles sont goudronnés. Le bateau à vapeur, c'est la spéculation; le bateau à voiles, c'est bien la vieille navigation austère et croyante. Les uns cheminent en faisant une réclame, les autres en faisant une prière. Les uns comptent sur les hommes, les autres sur Dieu.

Cette vivace et frappante antithèse se croise et s'affronte à chaque instant sur le Rhin. Dans ce contraste respire avec une singulière puissance de réalité le double esprit de notre époque, qui est fille d'un passé religieux, et qui se croit mère d'un avenir industriel. »

De Bingen on peut aller faire une excursion jusqu'à Creutznach en passant entre les deux montagnes de Scharlachberg et de Rupertsberg, qui ressemblent à deux gigantesques piliers. Creutznach est une jolie ville qui compte dix mille habitants, une jolie ville d'autrefois, avec des rues étroites et tortueuses. Tout autour de la ville sont éparpillés différents châteaux. On va aussi se promener dans le riant vallon de Stromberg, puis dans le vallon d'Alsenz. Les crêtes de roches qui enferment cette étroite vallée sont couvertes de forêts, et au-dessus du petit village, adossées au pied de la plus haute montagne, planent majestueusement les belles ruines de la forteresse.

Tout en face se dressent les ruines de Truenfels, plus loin celles du Landsberg.

A trois lieues de Creutznach est Suberhnheim, où l'ordre des chevaliers de Saint-Jean avait une commanderie et une chapelle. L'hôtel de ville est un assez beau morceau de l'architecture du quatorzième siècle.

Un peu plus loin, les montagnes se rapprochent du fleuve et conduisent le touriste à l'un des plus ravissants paysages de tout le vallon de la Nahe. Le Simmerbach s'échappe de crevasses étroites pour se précipiter dans la Nahe, puis le vallon, s'élargissant tout à coup, laisse voir dans le lointain des églises gothiques, des châteaux et des maisons escarpées. Au bord du Simmerbach, on entend le bruit continu des forges.

En poursuivant sa route, on arrive à Kirn, où sont les ruines de l'ancien château de Kirbourg, sur une haute montagne plantée de vignes. Kirn fut jusqu'à la révolution la résidence des comtes de Salm-Kirbourg. De Kirn on va dans le Oldembourg jusqu'à Oberstein, célèbre par ses fabriques d'agate, qui offrent un certain intérêt au visiteur. Sur la pente presque verticale d'un rocher est bâtie l'église

protestante ; elle est éclairée par deux grandes fenêtres percées sur le côté et ornées de peintures sur verre. Dans cette église jaillit une source. A mesure que l'on s'avance, la vallée devient de plus en plus sauvage, et la Nahe elle-même n'est bientôt plus qu'un ruisseau grossi (parfois par les orages). A Oberstein, la grande route gravit une montagne escarpée et conduit à Birkenfeld, capitale des possessions du grand-duc d'Oldembourg. Cette capitale n'a pas plus de dix-huit cents habitants.

Retournons maintenant aux belles rives du Rhin. Nous avons donc dépassé Bingen, la Tour des Souris ou des Rats, en allemand *Mœusethurm*, Asmannshausen et le superbe château de Rhenstein. Le Rhin coule entre de hautes montagnes tapissées de vignes ou couvertes de petits bouquets de bois. L'attention est continuellement tenue en éveil par l'aspect des vieux burgs qui se succèdent sans interruption sur les deux rives. Ces vieux châteaux, dont il ne reste plus que des ruines encore imposantes, ont été bâtis par ces rhingraves qui rançonnaient le voyageur, le pillaient et le tuaient. La plupart ont été détruits au treizième siècle, soit par Rodolphe de Hapsburg, soit par la ligue des villes du Rhin associées pour mettre un terme aux exactions, aux vols et aux meurtres de ces bandits. Le Reichenstein, détruit par la ligue des villes du Rhin, rebâti par ses anciens possesseurs, fut enlevé par Rodolphe, qui pendit la garnison. Reconstitué plus tard par les comtes palatins, il tomba en la possession de l'archevêque de Mayence. Puis, en 1689, les Français en firent la ruine que l'on voit aujourd'hui et qui appartient, m'a-t-on dit, à un général prussien.

Un peu plus loin est Tonneck, bâti au onzième siècle, détruit par Rodolphe de Hapsburg, reconstruit au quatorzième siècle et restauré dans ces dernières années par le roi de Prusse, qui en est le propriétaire. Plus loin encore, les ruines de la Heimburg ; puis, celles de Fürsteneck, qui fournit la légende suivante :

Près de Loreh, sur les limites du Rheingau, se trouvent les ruines du château de Fürsteneck. Le chevalier Oswald, propriétaire de ce

fort et arbalétrier remarquable, portait une haine invétérée à Guillaume de Sonneck, gentilhomme voisin, qui cherchait de son côté à s'emparer de son adversaire par toutes sortes d'embûches. Oswald, retournant un jour chez lui accompagné d'un seul valet, donna dans une embuscade et fut pris. Le prisonnier, traîné à Sonneck, fut jeté dans une tour profonde et ensuite privé de la vue de la façon la plus atroce.

On crut d'abord à Fürsteneck que le chevalier avait été assassiné par des brigands; mais comme il n'y eut marque ni trace d'un pareil crime, Edwin, fils unique d'Oswald, qui connaissait la malice et la scélératesse de Sonneck, soupçonna bientôt que son père pouvait bien être tombé au pouvoir de cet ennemi.

Résolu à tout risquer pour être certain de ce fait, Edwin se déguise en ménestrel et se dirige vers Sonneck. Il avait un grand talent sur la harpe. Non loin du château, il se met à l'ombre d'un arbre, jetant sans cesse ses regards sur une haute tour qui devait être, selon ses pressentiments, le cachot de son père.

Le jeune homme était là depuis quelques instants, lorsqu'il fut rejoint par un homme qui lui semblait un laboureur des environs et qui lui dit :

— Pourquoi examinez-vous donc si attentivement cette formidable tour, monsieur le ménestrel? C'est une cage qui reçoit les oiseaux que l'on a déjà passablement plumés.

— C'est donc une prison? demanda Edwin comme à la légère.

— Certainement! reprit l'autre, qui, rendu confiant par les paroles aimables du jeune homme et plus encore par la mélodie touchante que celui-ci venait de chanter, lui raconta qu'il avait été témoin inaperçu de l'incarcération d'un chevalier et de son suivant. Edwin eut de la peine à cacher l'impression que lui fit ce récit, et tâcha de prendre d'autres informations; mais il apprit seulement que, sous peu de jours, il y aurait un grand festin à Sonneck. Il se promit de profiter de cette circonstance et de se mettre au courant

de la localité, en visitant le château comme ménestrel inconnu. Il s'y rendit, en effet, au jour fixé pour la fête.

Les éclats d'une joie bruyante le frappèrent à son entrée dans les salles; les têtes des hôtes étaient déjà fort échauffées par le vin. Le chanteur étranger fut bien venu; ses chansons furent applaudies. Peu à peu les esprits des convives se brouillèrent totalement dans les fumées de la boisson, et on ne fit plus attention à lui. Plus ivre que ses hôtes, le chevalier Guillaume discourait vivement avec son voisin de table, et le ménestrel déguisé s'approcha doucement pour écouter leur conversation.

— Mais sais-tu bien, dit Sonneck, qu'on te soupçonne d'avoir surpris le chevalier Oswald de Fürsteneck et de l'avoir jeté en prison?

— Hum! repartit l'autre, tout ce que l'on dit n'est pas mensonge.

— On soutient même, continue le voisin, que tu l'aurais privé de la vue.

— Eh bien! reprit Guillaume, et si c'était ainsi? Qu'on souffle une bougie ou qu'on la laisse s'éteindre, n'est-ce pas la même chose au fond?

— Toutefois, on doit regretter, dit un tiers qui avait suivi l'entretien, la perte d'Oswald, à cause de son talent supérieur dans le tir à l'arc.

— Je parie qu'il frappe encore le but, pourvu qu'on le lui fasse remarquer, dit un autre chevalier.

— Tope là; je parie que non! s'écria Sonneck dans une extase d'ivresse, en donnant l'ordre de faire venir le prisonnier.

Edwin, qui ne perdait pas un seul mot de la conversation, se contint à peine; il était hors de lui-même de douleur et de rage, lorsque son malheureux père entra en chancelant dans la salle. Tous les assistants se levèrent aussitôt de leurs sièges pour être témoins de l'issue de ce pari, déjà connu de tout le monde. Aussitôt que Guillaume eut instruit son malheureux prisonnier, après lui avoir

fait donner arc et flèches, celui-ci eut aussitôt une pensée : il saisit convulsivement l'arme et dit :

— Chevalier de Sonneck, indiquez-moi le point où vous placez le but, pour que je le connaisse.

— C'est ici, répondit-il; c'est sur cette table que je place la coupe que vous devez frapper.

— Je touche au but, dit aussitôt le chevalier Oswald.

La flèche siffla et perça de part en part le cœur de Sonneck. Un tumulte épouvantable s'éleva; mais au même instant Edwin s'avança, se plaça devant son père en s'écriant :

— Voici le fils du malheureux Oswald, emprisonné par un homme indigne du titre de chevalier! Quiconque d'entre vous aime l'honneur et la justice approuvera son action; quiconque est de l'avis contraire me réponde; voici mon épée.

La surprise fut générale; mais la majorité des chevaliers se déclara en faveur d'Oswald et d'Edwin, qui, pleurant de tristesse et de joie, s'étaient précipités dans les bras l'un de l'autre. Personne ne s'opposant dès lors à leur sortie, Edwin reconduisit son père au château près de Lorch.

Avant d'arriver à Lorch, on voit Trechlingshausen, un aimable village, en face duquel se développe la vallée de Baden, entourée de hautes montagnes, dont les noms sont imprononçables quand on n'est pas familiarisé avec les diphthongues allemandes; le Teufskaterich, le Kammerfort, les trois Zimmerkopfen, le Geisberg, le Conradikopf, le Jagerhorn et le Eisernenhand, qu'on aperçoit de Mayence. Les coteaux du Geisberg fournissent un vin blanc très-estimé et qui se vend très-cher dans les auberges de Trechlingshausen. A un pareil nom prononcé devant soi, on est toujours tenté de répondre par : Dieu vous bénisse!

Ici expire la limite septentrionale du Rheingau.